

LA POESIE.

VOLCANIQUE

A N T H O L O G I E E V O L U T I V E

■

27^e PRINTEMPS DES POÈTES

-

L A P O E S I E . V O L C A N I Q U E

a n t h o l o g i e é v o l u t i v e

LA POESIE.

VOLCANIQUE

A N T H O L O G I E E V O L U T I V E

choix de textes établi par
Le Printemps des Poètes

I . P A T R I M O I N E S

Gérard de Nerval

El Desdichado

Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l’Inconsolé,
 Le prince d’Aquitaine à la tour abolie :
 Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé
 Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m’as consolé,
 Rends-moi le Pausilippe et la mer d’Italie,
 La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
 Et la treille où le pampre à la rose s’allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
 Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
 J’ai rêvé dans la grotte où nage la syrène...

Et j’ai deux fois vainqueur traversé l’Achéron :
 Modulant tour à tour sur la lyre d’Orphée
 Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Les filles du feu,
 Michel Lévy frères, 1854

Gérard de Nerval

Antéros

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au cœur
Et sur un col flexible une tête indomptée ;
C'est que je suis issu de la race d'Antée,
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,
Sous la pâleur d'Abel, hélas ! ensanglantée,
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !

Jéhovah ! le dernier, vaincu par ton génie,
Qui, du fond des enfers, criait : « Ô tyrannie ! »
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

Les filles du feu,
Michel Lévy frères, 1854

Victor Hugo

Quelques mots à un autre

(...) J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin ;
Les mots de qualité, les syllabes marquises,
Vivaient ensemble au fond de leurs grottes exquises,
Faisant la bouche en cœur et ne parlant qu'entre eux,
J'ai dit aux mots d'en bas : Manchots, boiteux, goîtreux,
Redressez-vous ! planez, et mêlez-vous, sans règles,
Dans la caverne immense et farouche des aigles ! —
J'ai déjà confessé ce tas de crimes-là.
Oui, je suis Papavoine, Érostrate, Attila. (...)

extrait du poème
« Quelques mots à un autre »,
Les Contemplations,
Michel Lévy frères – J. Hetzel
– Pagnerre, 1856

Victor Hugo

William Shakespeare

(...) Une montagne est à prendre ou à laisser. Il y a des gens qui font la critique de l'Himalaya caillou par caillou. L'Etna flamboie et bave, jette dehors sa lueur, sa colère, sa lave et sa cendre ; ils prennent un trébuchet, et pèsent cette cendre pincée par pincée. *Quot libras in monte summo* ? Pendant ce temps-là le génie continue son éruption. Tout en lui a sa raison d'être. Il est parce qu'il est. Son ombre est l'envers de sa clarté. Sa fumée vient de sa flamme. Son précipice est la condition de sa hauteur. (...)

extrait de *William Shakespeare*,
A. Lacroix, Verboeckhoven
et Cie éditeurs, 1864

Arthur Rimbaud

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. – Et je l'ai trouvée amère. – Et je l'ai injuriée.

Je me suis armé contre la justice.

Je me suis enfui. Ô sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié !

Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce.

J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.

Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot.

Or, tout dernièrement m'étant trouvé sur le point de faire le dernier couac ! j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.

La charité est cette clef. – Cette inspiration prouve que j'ai rêvé !

« Tu resteras hyène, etc... », se récrie le démon qui me couronna de si aimables pavots. « Gagne la mort avec tous tes appétits, et ton égoïsme et tous les péchés capitaux. »

Ah ! j'en ai trop pris : – Mais, cher Satan, je vous en conjure, une prunelle moins irritée ! et en attendant

les quelques petites lâchetés en retard, vous qui aimez dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives ou instructives, je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné.

Une saison en enfer,
Alliance typographique
(M.-J. Poot et compagnie), 1873

Arthur Rimbaud

Adieu

L'automne déjà ! – Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, – loin des gens qui meurent sur les saisons.

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. Ah ! les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié ! Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts et qui seront jugés ! Je me revois la peau rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation ! J'exècre la misère.

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du confort !

– Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan !

Suis-je trompé ? la charité serait-elle sœur de la mort, pour moi ?

Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.

Mais pas une main amie ! et où puisser le secours ?

Oui l'heure nouvelle est au moins très-sévère.

Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, – des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. – Damnés, si je me vengeais !

Il faut être absolument moderne.

Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau !... Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.

Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, – j'ai vu l'enfer

des femmes là-bas ; – et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps.*

Une saison en enfer,
Alliance typographique
(M.-J. Poot et compagnie), 1873

Tristan Corbière

Vésuves et Cie

Pompeïa-station – Vésuve, est-ce encor toi ?
Toi qui fis mon bonheur, tout petit, en Bretagne,
– Du bon temps où la foi transportait la montagne –
Sur un bel abat-jour, chez une tante à moi :

Tu te détachais noir, sur un fond transparent,
Et la lampe grillait les feux de ton cratère.
C'était le confesseur, dit-on, de ma grand'mère
Qui t'avait rapporté de Rome tout flambant...

Plus grand, je te revis à l'Opéra-Comique.
– Rôle jadis créé par toi : *Le Dernier Jour*
De Pompéï. – Ton feu s'en allait en musique,
On te soufflait ton rôle, et... tu ne fis qu'un four.

– Nous nous sommes revus : devant-de-cheminée,
À Marseille, en congé, sans musique, et sans feu :
Bleu sur fond rose, avec ta Méditerranée
Té renvoyant pendu, rose sur un champ bleu.

– Souvent tu vins à moi la première, ô Montagne !
Je te rends ta visite, exprès, à la campagne.
Le Vrai Vésuve est toi, puisqu'on m'a fait cent francs !

.....
Mais les autres petits étaient plus ressemblants.

Les Amours jaunes,
Glady frères, 1873

Maurice Maeterlinck

Hôpital

Hôpital ! hôpital au bord du canal !
Hôpital au mois de Juillet !
On y fait du feu dans la salle !
Tandis que les transatlantiques sifflent sur le canal !

(Oh ! n'approchez pas des fenêtres !)
Des émigrants traversent un palais !
Je vois un yacht sous la tempête !
Je vois des troupeaux sur tous les navires !

(Il vaut mieux que les fenêtres restent closes,
On est presque à l'abri du dehors.)
On a l'idée d'une serre sur la neige,
On croit célébrer des relevailles un jour d'orage,
On entrevoit des plantes éparses sur une couverture de
laine,
Il y a un incendie un jour de soleil,
Et je traverse une forêt pleine de blessés.

Oh ! voici enfin le clair de lune !

Un jet d'eau s'élève au milieu de la salle !
Une troupe de petites filles entr'ouvre la porte !
J'entrevois des agneaux dans une île de prairies !
Et de belles plantes sur un glacier !
Et des lys dans un vestibule de marbre !
Il y a un festin dans une forêt vierge !
Et une végétation orientale dans une grotte de glace !

Écoutez ! on ouvre les écluses !
Et les transatlantiques agitent l'eau du canal !

Oh ! mais la sœur de charité attisant le feu !

Tous les beaux roseaux verts des berges sont en flamme !
Un bateau de blessés ballotte au clair de lune !
Toutes les filles du roi sont dans une barque sous
l'orage !
Et les princesses vont mourir en un champ de ciguës !

Oh ! n'entrouvrez pas les fenêtres !
Écoutez : les transatlantiques sifflent encore à l'horizon !

On empoisonne quelqu'un dans un jardin !
Ils célèbrent une grande fête chez les ennemis !
Il y a des cerfs dans une ville assiégée !
Et une ménagerie au milieu des lys !
Il y a une végétation tropicale au fond d'une houillère !
Un troupeau de brebis traverse un pont de fer !
Et les agneaux de la prairie entrent tristement dans la
salle !

Maintenant la sœur de charité allume les lampes,
Elle apporte le repas des malades,
Elle a clos les fenêtres sur le canal,
Et toutes les portes au clair de lune.

Serres chaudes,
Léon Vanier, 1889

Émile Verhaeren

La Ville

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes,
Là-bas, avec tous ses étages
Et ses grands escaliers et leurs voyages
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,
Ce sont des ponts tressés en fer
Jetés, par bonds, à travers l'air ;
Ce sont des blocs et des colonnes
Que dominent des faces de gorgones ;
Ce sont des tours sur des faubourgs,
Ce sont des toits et des pignons,
En vols pliés, sur les maisons ;
C'est la ville tentaculaire,
Debout,
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges
Qui bougent
Sur des poteaux et des grands mâts,
Même à midi, brûlent encor
Comme des œufs monstrueux d'or,
Le soleil clair ne se voit pas :
Bouche qu'il est de lumière, fermée
Par le charbon et la fumée,

Un fleuve de naphte et de poix
Bat les môles de pierre et les pontons de bois ;

Les sifflets crus des navires qui passent
Hurlent la peur dans le brouillard :
Un fanal vert est leur regard
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux entrechocs de leurs fourgons,
Des tombereaux grincant comme des gonds,
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;
Des ponts s'ouvrant par le milieu,
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,
Immensément, par à travers
Les toits, les corniches et les murailles,
Face à face, comme en bataille.

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,
Roulent les trains, vole l'effort,
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.
Les rails raméfiés rampent sous terre
En des tunnels et des cratères
Pour reparâître en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.
C'est la ville tentaculaire.

La rue – et ses remous comme des câbles
Noués autour des monuments –
Fuit et revient en longs enlacements ;
Et ses foules inextricables
Les mains folles, les pas fiévreux,
La haine aux yeux,

Happent des dents le temps qui les devance.
 À l'aube, au soir, la nuit,
 Dans le tumulte et la querelle, ou dans l'ennui,
 Elles jettent vers le hasard l'âpre semence
 De leur labeur que l'heure emporte.
 Et les comptoirs mornes et noirs
 Et les bureaux louches et faux
 Et les banques battent des portes
 Aux coups de vent de leur démente.

Dehors, une lumière ouatée,
 Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,
 De réverbère en réverbère se recule.
 La vie, avec des flots d'alcool est fermentée.
 Les bars ouvrent sur les trottoirs
 Leurs tabernacles de miroirs
 Où se mirent l'ivresse et la bataille ;
 Une aveugle s'appuie à la muraille
 Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou ;
 La débauche et la faim s'accouplent en leur trou
 Et le choc noir des détresses charnelles
 Danse et bondit à mort dans les ruelles.

Et coup sur coup, le rut grandit encore
 Et la rage devient tempête :
 On s'écrase sans plus se voir, en quête
 Du plaisir d'or et de phosphore ;
 Des femmes s'avancent, pâles idoles,
 Avec, en leurs cheveux, les sexuels symboles.
 L'atmosphère fuligineuse et rousse
 Parfois loin du soleil recule et se retrousse
 Et c'est alors comme un grand cri jeté
 Du tumulte total vers la clarté :
 Places, hôtels, maisons, marchés,
 Ronflent et s'enflamment si fort de violence

Que les mourants cherchent en vain le moment de
silence
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.

Telle, le jour – pourtant, lorsque les soirs
Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,
La ville au loin s'étale et domine la plaine
Comme un nocturne et colossal espoir ;
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,
Ses rails sont des chemins audacieux
Vers le bonheur fallacieux
Que la fortune et la force accompagnent ;
Ses murs se dessinent pareils à une armée
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Les Villes tentaculaires,
Éditions Deman, 1895

Stéphane Mallarmé

Le tombeau d'Edgar Poe

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu,
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

Poésies,
Éditions Deman, 1887

Guillaume Apollinaire

Le brasier II

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple
innombrablement
Les membres des intercis flambent auprès de moi
Éloignez du brasier les ossements
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes
délices
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le
soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs
Voici ma vie renouvelée
De grands vaisseaux passent et repassent
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée
Ses flammes sont immenses
Il n'y a plus rien de commun entre moi
Et ceux qui craignent les brûlures

Alcool, Éditions de la
Nouvelle Revue française, 1913

Robert Desnos

J'ai tant rêvé de toi

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.

Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant et de baiser sur cette bouche la naissance de la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués, en étreignant ton ombre, à se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.

Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et me gouverne depuis des jours et des années, je deviendrais une ombre sans doute.

Ô balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que je m'éveille. Je dors debout, le corps exposé à toutes les apparences de la vie et de l'amour et toi, la seule qui compte aujourd'hui pour moi, je pourrais moins toucher ton front et tes lèvres que les premières lèvres et le premier front venu.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement sur le cadran solaire de ta vie.

Corps et biens, Éditions de la
Nouvelle Revue française, 1930

II. POESIE CONTEMPORAINE

Maya Angelou

Se battre était naturel

Se battre était naturel,
la douleur était réelle,
et le cuir tel du plomb
au bout de mon bras
était un billet pour gagner
le sommet de la colline.
Se battre, c'était réel.

Le picotement de l'onguent
et les hurlements de la foule
demandant du sang sur le ring,
et le tintement de la cloche
perçant distinctement
le nuage jusqu'à mes oreilles.
Boxer, c'était réel.

La corde dans mon dos
et la serviette au sol,
la gifle de quatre marteaux,
de nouveaux os dans ma mâchoire,
mon protège-dents en bouche,
ma langue qui se met à enfler.
Se battre, c'était vivre.
Boxer, c'était réel.
Se battre, c'était réel.
Vivre, c'était... l'enfer.

I shall not be moved,
Random House, 1990
Rien ne me fera plier, traduction
de l'anglais (États-Unis) par
Santiago Artozqui,
Éditions Seghers, 2025

Angela Marinescu

Fugues postmodernes. Fragments

je me mets à genoux à l'intérieur d'un champ carré
 aux bords exacts.
 lorsque je prie au centre de mon champ carré,
 couvert d'herbe verte, je suis exacte.
 une aile exacte m'enveloppe si étroitement
 que ma peau devient elle-même une aile,
 même les poumons deviennent une aile qui me serre
 jusqu'à ce que le sang de l'aile me sorte par le nez.
 je ne peux plus parler parce que l'aile me couvre la
 bouche comme une chiffonnette noire et la bouche se creuse un
 tunnel, par-dedans, pour gagner une certaine
 liberté d'expression
 lorsque les sons se murmurent et doivent se heurter contre
 une cloison, pourtant, lointaine.
 l'aile est devenue, avec le temps, aussi rigide
 qu'une cape de fer.
 on ne peut plus démêler l'aile de l'armure
 la plus solide et la plus sophistiquée qui soit.
 aussi, au-dedans de cette chaîne compacte de métal
 qui m'enveloppe, ont-ils commencé à vivre autrement les
 yeux, la peau, les bras, les jambes et peut-être les cuisses qui
 rejoignent les os de l'abdomen, de plus en
 plus étroits, dans une prière totale.
 à mesure qu'augmente ma force, qui dépend
 du système en fer de l'aile,
 décroît le contact avec la réalité.
 je suis arrivée au point où je ne sens plus rien en
 dehors de

l'odeur lourde, de couverture casernière, de l'aile. je me
suis habituée à dormir seule, la tête sur la pierre
au-dedans de l'aile,
les yeux ouverts, le bras sous la tête, et à regarder
sans regarder ou à sentir seulement que je regarde.
car mon regard se heurte contre l'aile de fer
comme un oiseau contre la cage la plus étroite qui soit.
je suis tout entière une aile de fer qui flotte lourdement
au fond d'une mer inondée de sang.
je rêve de faire l'amour au Christ, comme un fer
à un autre fer.
ma vie intime n'est que fer.
mes théories sur la liberté sont des théories de fer.
je me révolte au-dedans de l'aile de fer jusqu'à ce que mes
entrailles s'amincissent à cause de toute cette nausée,
de toute cette beauté de fer.
je danse à l'intérieur de l'aile de fer les pieds sur
l'aile et l'aile ne cède pas.
je danse comme une femme noire les pieds sur l'aile
et aucune fissure n'apparaît.
les pieds sont eux-mêmes une aile de fer.
je suis sur le point de devenir une croyante de fer.
mon soleil est un soleil de fer.
la lumière est de fer. je peux jouir de la mort,
tout comme de la vie, à condition que la mort soit elle
aussi de fer.
mais la mort peut-elle donc être de fer ?
car la mort est la plus légère.

poème extrait de *Fugues postmodernes* (2000),
Je mange mes vers, traduction du roumain
par Linda Maria Baros,
L'Oreille du Loup, 2011

Jean Portante

L'animal qui en moi part aujourd'hui revient du sud.

voilà exactement les mots que j'ai prononcés quand
tu t'es mise à faire l'éloge d'une LÉGÈRETÉ

LOINTAINE

mais réelle alors que pour moi ce temps-là était déjà
décoloré.

L'animal s'en allait et toi une valise à la main : je veux
dire : ma valise puisque n'est léger que qui part :
je veux dire : toi tu parlais et moi j'écoutais et
l'animal en moi partait.

c'est à peu près dans cet ordre que se sont déroulées
les choses.

avec cela nous nous passions sans cesse les mots et
quand ils retombaient entre mes mains je les
pétrissais pour leur donner une forme visible et dans
les tiennes ils prenaient des couleurs comme si la
lune en les découvrant était déjà notre soleil.

En réalité,
Phi, 2008

Seyhmus Dagtekin

Mais le rire viendra

J'aurais voulu habiter la statue de la liberté, la jungle
qui est dans sa tête
Les tortues, les léopards, les éléphants qui sont sur
l'herbe au-dessus de sa tête
En vrai, la statue de la liberté est un dragon
Un dragon caméléon qui pousse sur toutes les balles
perdues
Moi, je suis une balle perdue qui n'arrive pas à se
retrouver parmi les autres
Une balle perdue qui se couvre de ton ombre
Moi, je suis une balle perdue qui frappe la joue
diablement belle de la dragonne,
Une balle de rumeur dans un bol de riz que je tiens
sous ton nez
Une balle perdue qui me prend pour ton œil, me
presse contre ton cou
comme un dé à rejouer entre chacun de tes seins
Une balle dans les prés, dans les jungles de ta statue
/
Casser la gueule, t'as vu ça, au serpent qui creva
Tunique hachée, bouche aimée, des vaux-riens dans
tout ça
T'as pas le monopole du monde, ni celui des mouches,
ni celui du sable gobé,
ni celui des lèvres écarlates
Ça bombe le cul, ça tombe le cœur, fait beau
Ça se chauffe aux bisons, aux tisons, ça bombe le
torse, fait pas beau

Taisons tes fronts, tes tendons

Moi, une balle perdue

/

Ah tout ce sein doux que je mélange à ton pain

Le rire viendra comme une décharge de sable dans tes
semelles

Ma maison de guerre,

Le Castor Astral, 2011

James Noël

Rue des bouchers

je suis arrivé dans leur village
constatant qu'il n'y a place
ni pour le rire ni pour l'enfance
j'ai joué pour les rassurer
j'ai joué le cœur sur la table
avec tout le monde

plusieurs d'entre eux
par carence de lumière
plusieurs d'entre eux
se sont mis à trembler comme des ombres
ils m'ont accusé pour toute injure
ils m'ont accusé d'être généreux

afin de contrarier leur froid
et leur vraie neige existentielle
j'ai déboîté mon fémur gauche
je l'ai mis dans un foyer
et puis un long feu s'est mis en marche
j'étais heureux comme une allumette
heureux d'avoir fait jaillir
une chaude promesse jusqu'au bout

plusieurs d'entre eux
par carence d'abondance

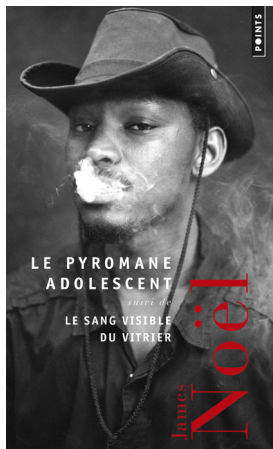
plusieurs d'entre eux se sont mis
à m'engueuler
ils criaient qu'une petite faim
commence à démanger le beau village
alors j'ai mis pour eux
une belle surprise à mijoter
j'ai posé tout mon cœur en équilibre
sur du grand charbon de bois
j'ai été surpris de constater
combien le fumet d'un cœur
placé à haute température
pouvait à ce point faire venir l'eau
à la bouche des hommes

plusieurs d'entre eux
se sont mis à se bouffer le nez
ils ne pouvaient pas attendre
la combustion d'un cœur
si bien élevé si bien relevé à leur servir
ils en ont eu le souffle coupé
et les yeux longtemps brûlés
par le fumet palpitant qui montait
puis descendait et remontait
couci-couça aux alentours
et ils tombaient tous comme des ombres
ils profitaient de leur chute libre
pour tuer le feu à coups de pierres

par carence de lumière dans ce village
plusieurs d'entre eux se sont mis à trembler
trembler trembler comme des ombres
j'ai joué pour les rassurer
j'ai joué pour eux le cœur sur la table

ils m'ont accusé pour toute injure
ils m'ont accusé d'être généreux

Le pyromane adolescent,
Mémoire d'encrier, 2013,
rééd. *Le Pyromane adolescent* suivi
de *Le Sang visible du vitrier*,
Éditions Points, 2015



Laura Vazquez

La forme de ma forêt

Le premier matin de ma vie,
la guêpe est venue dans ma bouche.

Alors,
j'ai senti les peaux
se tordre sur mon ventre.

J'ai senti ma figure
se fixer à mes yeux,
se coller à ma langue,
s'accrocher à mes dents.

Alors,
j'ai senti les cheveux
s'attacher sur mon crâne,
j'ai couvert, recouvert, la forme
de moi-même.

Alors,
j'ai senti les buissons
dans mon ventre,
les renards dans mes seins,
les pieuvres dans mon cou,
les orties,
les graviers.

J'ai senti le volcan.

Alors,
j'ai senti les épines
et les ronces.

J'ai senti la forêt.

Les prairies de mon ventre.

Alors,
je me suis assise
et la nuit est venue sur moi.
Et la nuit m'est venue de face.
Et la nuit m'a cassé les yeux.

Alors,
je me suis couché
et la nuit n'a rien voulu dire.

Laura Vazquez, *La Main de la
main*, Cheyne éditeur, collection
Prix de la Vocation, E.O. 2014
© Cheyne éditeur, tous droits
réservés

Kätlin Kaldmaa

Mon amant islandais

Mon amant islandais est à la fois
un homme, une femme, un enfant, une créature
de la plus jeune contrée
connue de la planète et des gens.
De cette terre à la frontière
de l'un et de l'autre.

Mon amant islandais
est du troisième sexe –
tandis que la maison de son cœur
brûle jusqu'au toit,
ses pieds sont figés dans la lave
balisée par la neige.

Mon amant islandais descend d'un dragon
enveloppé dans un nuage moite et brûlant
qui dissimule une fournaise ardente
et un feu orogénique qui couve
dans les crevasses profondes de la terre grondante.
La montagne se dresse devant lui comme une force,
elle a le pouvoir d'arracher
à l'obscurité la flamme indomptable
qui se cache sous une écorce rugueuse
de neige et de terre et de mousse et de lave.

Mon amant islandais est noir comme les troncs
des arbres contre le ciel d'un bleu clair
et ce trois secondes avant que le soleil ne se

couche sur ce monde en trois couleurs :
le bleu clair et profond du ciel,
le noir fractal des troncs d'arbres
et le blanc pur, épais et sauvage de la neige.
Mon amant islandais est blanc comme la neige
qui tombe en tournoyant, toute chatoyante.
Mon amant islandais est blanc comme le nuage
qui fait tomber la neige en tournoyant, toute chatoyante.
Mon amant islandais est blanc comme le soleil
derrière le nuage qui fait tomber la neige en
tournoyant, toute chatoyante,
la neige qui tombe et tombe et tombe et tombe
et tombe et tombe et tombe et
tombe et tombe et tombe et tombe
et tombe et tombe et tombe et
tombe et tombe et tombe et
tombe.

Quand on lui pose des questions sur le temps,
mon amant islandais répond :
« Je te l'ai déjà dit :
du temps, c'est tout ce que nous avons ici. »

One Is None, traduction par
Miriam McIlfatrick-Ksenofontov,
A Midsummer Nights Presse, 2014
traduction par Linda Maria Baros

Guéorgui Gospodinov

Le déferlement de la langue

Au commencement est un cri
animaux préhistoriques
strates déplacées
arrachement
roc et pierre
sifflement dans les branches
fracas
ce n'est pas encore la langue
et la prélangue
bouillon primitif
là quelque chose gargouille
glougloutement de voyelles
volcan et gorge
magma
il s'écoulera un million d'années
en jours et en mois
jusqu'au premier
ma-man

Là où nous ne sommes pas (2016),
traduction du bulgare par Marie Vrinat,
Les Carnets du Dessert de Lune, 2023

Ananda Devi

Le feu : significations et symbolismes dans toutes les cultures humaines. Créateur, purificateur et destructeur, comme la trinité hindoue : Brahma, Vishnu, Shiva. J'ai compris, en écoutant mon père ce matin-là, à quel point les mythes sont ancrés en nous et nous consolent de danser en permanence sur les braises. Les flammes t'ont portée comme des paumes de chaleur, facilitant le passage à néant, la fragmentation de l'écorce et de la mémoire. Ne restent que des souvenirs allégés, exultés. Pas de lente putréfaction dans l'ombreuse humidité de la terre. Changement de phase immédiat, de la phase solide à la phase vapeur : tu te mêles à l'air que je respire.

Écoutant mon père, j'ai aimé ces mythes qui nous permettaient de t'imaginer au cœur du brasier nourri au bois de manguier sans penser au processus chimique qui s'est alors emparé du corps pour le démembrer et le désintégrer. Moi qui n'aime pas les rituels, j'ai compris qu'à certains moments de la vie, nous en avons besoin comme du seul ancrage au moment de la crue.

Cette nuit, sur ton bûcher, tu étais toujours pleinement toi. Le feu ne t'a pas agressée. Il a dissipé l'obscurité qui t'entourait dans son embrasement joyeux. Éblouis, nous n'avons pas pensé à ce qui se passait réellement à ce moment-là.

C'était bien ainsi.

Ce qui restait était l'essence : une chaleur, comme un cœur battant, au creux des mains de mon père. Coulée

de lave dans ses sillons de vie, et dont il ne sent pas encore la morsure.

Danser sur tes braises,
Éditions Bruno Doucey, 2019

Denise Desautels

Ton corps.
Pour qu'on ne s'en serve plus contre son gré.
Tu dis l'exact rassemblement de ses blessures.

De face. Un soleil gronde sous une fenêtre de feu.
Des siècles de forêts de sorcières
en lui s'agitent.
Comme si le savoir
de tous les temps s'y était emmuré.
Comme si la torture de tous les temps.
D'où date la Sorcière ?
je dis sans hésiter : Des temps du désespoir.
Jusqu'au dévorant tonitruant aujourd'hui.

Parce qu'il est encore à la mode
qu'il éclabousse tout l'emporte partout le désespoir.
Beloved éternelle.
Attention – péril
petites humaines universelles.

poème extrait de *Disparaître*,
L'herbe qui tremble, 2021

Joanna Dunis

Rouge –

Aujourd'hui, j'ai brûlé sous le soleil
Ardent
Et vulve ou volcan,
Tout à coup j'ai rugi
Moi la terre, toi l'éther
Et le monstre timide
A caché son trop d'ailes sous son manteau étroit
Puis le rouge, et la lave, et le magma versés
Alors la mouche, noire, épaisse
Et l'envie de tuer,
 Mais enfin, l'interdit, voletant à sa suite
Brune, Sorcière, Étrangère
Médée
Tu as rugi ta colère
Les feux t'ont transportée
Et volant dans les cieux,
Honnissant l'adultère,
Le parjure, l'infâme, le lâche enfin,
Le père
Jason-mou, Jason-fuite
Comme une paume moite
Médée oui tu condamnes
Et les siens et Corinthe...
Souvenirs de Colchide :
Soukhoum, je te revois !
Tes montagnes violentes, tes palais déchirés
Cette nuit tu y étais
Dans mes rêves enfouis, flous et myopies
De mes embruns d'été

Alors toi, Soleil, qui échauffe mon sang
Griffe mon corps
Aux mille écorchures
Toi le vrai Maître qui donne et puis reprend
Brûle encore mon âme
Verse encore mon sang
Et qu'érupte le rouge qui est en moi retenu
Pour déverser ses flots
Sur la baie, d'un Amin.

poème extrait de
Topologies. Contes d'Athènes,
Le Castor Astral, 2023

Victor Malzac

J'étais prémature

c'était dans la cave. ma mère voulait m'étreindre
 je me rappelle. elle voulait que je le sorte oui
 que je l'essore. mais j'en étais incapable, c'était lourd, et,
 et j'avais peur du monstre du linge. mais j'ai essayé
 un jour, j'y vais, allez, j'y vais, je vois le corps
 et je l'étrangle. je sors toute l'eau possible
 de son corps. c'est bon. o je voudrais souvent me faire
 saigner
 me faire saigner la paroi du ventre par amour.
 pour commémorer.
 la chair de mes cuisses, les morceaux de mon visage
 que je n'aimais pas, l'entrecôte et les entrailles les
 moins dures
 de mon peu de chair que j'ai, je les malmène avant de
 partir
 à l'école, oui, de mes mains pures, avec le bout de
 l'ongle
 par amour. pour me faire pardonner
 d'avoir joué avec ton corps dans la poussière
 avec mon couteau. mon oncle mort c'est ma paroi
 du ventre la plus fine que je t'offre
 à couper devant le miroir. comme un veau. j'avais froid
 toujours très froid. mais j'avais la paix. le plaisir. j'avais
 fait
 le sacrifice. on me pardonnait mes fautes. alors le soir
 je retournais dans le jardin, je me lâchais
 et je parlais, je parle aux choses qui remuent, que je
 trouvais

dans la terre, et il y avait toujours un moment où
le soleil tombait, j'étais dans le presque noir
et j'étais propre, et même un peu trop propre, alors,
alors voilà,
je laissais parler mon corps, corps libre
et chaud, je brûlais, je vivais, je prenais
du plaisir, et je tuais des choses après manger

poème inédit

Alexandre Gouffard

Il ne suffira pas
De l'enfumer
avec du papier journal
Pour le faire sortir
De son petit terrier de chair

Thoracique.

Mais
À qui ces restes ? viande de braises

Froides
Qui couche là, à la fin, dans ce
coin

Obscur ce foin
De tendresse
Et le lit toujours défait

À l'intérieur

À qui ? pour qui ? ce chant de derrière les murs ?
Ô reine de poésie de grâce & de vie

*Le vent te vole un cheveu
Pour l'offrir à l'enfant que tu chassas
Parce qu'il t'en arrachait par mèches,
L'écouteras-tu, parce qu'il est né de toi !
& que tu le chassas !*

*Alors, regarde il tourne et retourne et fait les cent pas
Dans ton obscurité
Daigne au moins
L'insulter
Cracher
Dans sa bouche
Car il t'aime
Car il a faim Il a faim
Et toujours il a mal au ventre
Il croit qu'un monstre grogne sa naissance
Ronge sa naissance Gronde sa naissance
Il a peut-être raison
Il croit qu'il couve un orage
un volcan
Une révolution
Il a peut-être raison !*

poème inédit

Baptiste Pizzinat

J'ai envie de fumer

J'ai envie de fumer
c'est le titre de ce poème

j'ai envie de fumer
la nuit surtout
quand je suis seul

j'ai vraiment envie de fumer
beaucoup de cigarettes

et que ma mère me regarde
avec son cancer
en disant qu'elle aime beaucoup
l'odeur de la cigarette

et même si dans quelques jours
elle est morte
elle est heureuse que je fume
la nuit avec elle

et je suis heureux moi aussi
parce c'est surtout ça fumer au fond
c'est être heureux la nuit
avec sa mère malade
qui va bientôt mourir

et changer le goût des cigarettes
peut-être pour toujours

alors il faut en profiter
beaucoup fumer pour exister

il ne faut pas avoir peur
de regarder en face
comment la vie se consume
comme une mère malade

une mère-cigarette
qu'on ne jette pas du bout des doigts
n'importe comment

mais qu'on écrase soigneusement
pour être sûr
que plus rien ne brûle
que la mère est bien finie
que la mère est bien passée une dernière fois
dans les poumons

et puis les cendres
on les jette par là

à la poubelle aussi bien
ça n'a pas d'importance

avec les restes du repas
les os du poulet et le citron confit

ou alors ce n'est pas grave si on ne jette pas les cendres
c'est fumer qui compte

c'est pas très bon pour la santé
mais c'est vraiment sympa

ça nous distingue des animaux

nous ne sommes pas des bêtes après tout
nous fumons raisonnablement

avec nos mères malades
en attendant leur mort
la nuit devant la télé

et nous nous aimons fort.

poème inédit

